QUAND MADAME BOVARY *SE FAIT ROUMAINE*

Florica CIODARU-COURRIOL
Universitatea Lyon 2

Résumé *: Nous nous proposons d'aborder ici quelques problèmes que soulève la traduction des désignateurs de référents culturels dans le cas précis du domaine franco-roumain, et plus spécialement lors de la transposition en langue roumaine de l'œuvre majeure de Gustave Flaubert : Madame Bovary. Les innombrables questions que pose ce texte -déjà ancien- soulignent le rôle de* ***la Traduction comme contact entre langues mais surtout entre cultures****. Si les contacts permettent l'enrichissement, ils sont parfois à l'origine des contaminations ou d'erreurs dues à l'interférence mais aussi à la fragilité des connaissances du système civilisationnel sur lequel on opère.*
Mots-clés*: désignateur de référents culturels, interférence, traduction*

Traduction en roumain de *Madame Bovary*

La traduction en général - et la traduction littéraire en particulier - comporte un axe central autour duquel s'articule la dynamique traductologique qui est celle de la recherche de l'équivalence, organisée, elle-même, en deux opérations principales: la compréhension du texte source et le „polissage" du texte d'arrivée. Mais la maîtrise d'une langue passe aussi par la connaissance approfondie de la civilisation qu'elle exprime et cette connaissance doit être capable d'offrir des stratégies de traduction. Nous allons définir les contraintes et les réponses possibles, en termes d'équivalences et de désignations asymétriques, tout en étant conscients du fait que la traduction ne saurait s'affranchir de l'inévitable subjectivité du traducteur.

La traduction touche souvent à une difficulté générée par le fait que les langues ne découpent pas la réalité selon des grilles d'analyse analogues ; on est bien obligé, en pratique, de se focaliser sur la problématique des désignateurs culturels qui font référence - comme l'ont remarqué les spécialistes- à *tout un système d'ordre civilisationnel*. Ce parcours met en avant l'aspect civilisationnel du concept de „culture" et notamment les „désignateurs de référents culturels" ou *culturèmes* que le chercheur Michel Ballard définit comme:

des signes renvoyant à des référents culturels, c'est-à-dire des éléments ou traits dont l'ensemble constitue une civilisation ou une culture. Ces désignateurs peuvent être des noms propres ou des noms communs. (...) on peut y distinguer deux groupes : 1) les désignateurs qui renvoient à de l'universel ou à un univers partagé par les deux civilisations (président, ville, soupe); 2) les désignateurs qui renvoient à une spécificité ou constituent une représentation spécifique (agrégation, hypocagne, Île de France).1*

Si le premier groupe ne suscite pas de difficultés particulières au traducteur pour des raisons évidentes, le second en revanche, génère des problèmes qui vont du désir le plus naturel de l'équivalence aux *envies de préservation*. Nous nous sommes heurtés nous-même

BDD-A5465 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:04:52 UTC)

à ces deux obstacles permanents de l'acte traduisant, dans l'opération pratique de la traduction d'un roman de Gustave Flaubert en roumain, à savoir ***Madame Bovary***.

Une première opération mentale consiste à positionner historiquement les faits narrés; de manière générale on s'accorde à les placer au 19ème siècle. C'est la raison pour laquelle nous avons opté pour certains référents culturels roumains que l'on peut retrouver dans la littérature autochtone de la fin du même siècle: les moyens de transports (voitures à cheval), les formules de politesse, etc. Par là nous touchions déjà au DRC renvoyant à la spécificité. Dans cette catégorie nous avons placé certaines manifestations „culturelles" comme les comices que seraient une sorte d'exposition agricole, de „întrecere" si le terme n'avait pas un relent stakhanoviste!

„La traduction des DRC suppose une lecture dans laquelle on peut distinguer, même si les deux aspects sont étroitement liés, un repérage au niveau de la perception et une interprétation" (M Ballard, idem:p.127), affirmation que l'on croirait superflue, à première vue. Pourtant, il y a des noms communs qui relèvent d'une transparence trompeuse. Ainsi, lorsque Flaubert nous décrit le cortège nuptial d'Emma et Charles Bovary qui se dirigeait vers la mairie, *d'abord uni comme une seule écharpe de couleur qui ondulait dans la campagne*, et qui *s'allongea bientôt et se coupa en groupes différents*, les mariés, eux, *venaient ensuite (...) La robe d'Emma, trop longue, traînait un peu par le bas; de temps à autre, elle s'arrêtait pour la tirer, et alors, délicatement, de ses doigts gantés elle enlevait les herbes rudes avec les petits dards des chardons, pendants que Charles, **les mains vides**, attendait qu'elle eût fini.2**

Pour tout lecteur français la scène représente une femme occupée à nettoyer le bas de sa robe blanche de jeune mariée pendant que le mari ne sait pas quelle contenance se donner en attendant que sa belle finisse. Or une interprétation erronée du groupe nominal „mains vides" et surtout de l'adjectif „vide" comme „nue" pousse le traducteur roumain à en donner un équivalent fautif, inexact: „cu mânusile scoase" [les gants enlevés]3*; en effet, en roumain, l'épithète *vide* recouvre le sens de *nu/découvert* dans l'expression „cu piciorale goale"= *pieds nus* ; si on remplace pieds par mains, „cu mâinile goale", on déplace aussi le sens, car l'expression s'applique généralement à une personne se présentant *sans rien à la main* et plus particulièrement *sans cadeau*x, expression courante dans une culture où le savoir-vivre reste de mise. Dans ce cas, le français utilisera « les mains vides ». On peut être « à mains nues » dans un contexte de rapports de forces ou de lutte, c'est-à-dire sans armes. On remarque donc la différenciation du sens du déterminant „gol" selon son déterminé roumain (pied ou main). La locution « mains vides » est d'ailleurs assez productive en français dans des contextes à sens négatif : l'expression *Avoir les mains vides* signifie= n'avoir rien à offrir, à donner ; *rentrer les mains vides* veut dire : sans avoir rien pu obtenir. Le français possède, par chance, l'adjectif « déganté » que l'auteur aurait très bien pu utiliser si la chose s'avérait nécessaire. Mais ce que voulait en premier lieu Flaubert, c'était montrer, dès ces premiers instants de vie commune, un décalage entre les personnages, des positions qui vont creuser, par la suite, l'écart et leur incompatibilité. Emma est préoccupée par l'apparence, par l'image de sa personne, son mari ne sait que faire (comme ne sait pas que faire de ses mains), tout occupé à regarder et à attendre son épouse dont il est vraiment amoureux. Charles est ridicule une fois de plus. On trouve dans

BDD-A5465 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:04:52 UTC)

la correspondance de Flaubert une explication sur son futur roman qui va dans le sens de cette idée : « Ce sera, je crois, la première fois que l'on verra un livre qui se moque de sa jeune première et de son jeune premier ».4*)

La vigilance de lecture du texte-source s'impose même pour les mots apparemment les plus simples sous peine de fausser l'interprétation : le mot *rêves, par exemple*, qui en français, comme on sait, supporte un sens propre et un autre, abstrait, figuré ; le roumain, permet, par chance, à travers ses deux pluriels d'en donner le sens exact= *visuri* ou *vise*. Le premier pluriel est le sens concret, le second connote souvent un sens figuré quand il fait concurrence au substantif verbal (ce que l'on appelait autrefois « l'infinitif long »): visare. Notre interprétation va vers le premier, « enchaînement d'image et d'idées qui apparaissent dans la conscience pendant le sommeil »-comme le dit le *Dictionnaire explicatif de la langue roumaine*) vue la suite: pressentiments, magnétisme, qui accumule de l'indéterminé, du fatidique, p.216 (l'édition française).

Le même cas heureux se présente au traducteur roumain à la même page 216: bois=pàdure ou codru? Il n'est pas rare d'entendre dire que parmi les mots typiquement roumains (n'ayant pas d'équivalent direct en français) **codru** n'est jamais traduit convenablement...*codru* est le bois profond, épais, avec de très vieux arbres, au cœur du quel peuvent arriver tant de choses ! Nous nous trouvons ici devant une situation parfaitement traduisible par *codru*.

La simplicité des structures apparentes peut également être souvent trompeuse, à cause de l'ambivalence sens propre/sens figuré qui ne devrait pas poser de problème à un traducteur averti. L'emploi figuré est souvent synonyme de connaissance profonde d'une culture car c'est peut-être là le point d'articulation le plus marquant entre langue et culture. En admettant qu'un traducteur roumain se trouve, en principe, devant une structure comprenant le mot *brochette*, il traduira certainement dans le sens *frigare* ou *frigàruie*; mais lorsque ce même mot se trouve inséré dans un groupe nominal plus complexe comme „une brochette de décorations" le sens est celui que nous indique le Petit Robert, de "petite broche servant à porter sur l'habit plusieurs médailles ou décorations". La méconnaissance de ce sens supplémentaire du mot donne lieu à des équivalences comiques en roumain: două frigànele încrucisate...[deux brochettes (à viande) croisées].

Dans la catégorie de séquences de transparence trompeuse on peut signaler le passage suivant : (l'édition française, p.214) „ C'était dans cette voiture jaune que Léon, si souvent, était revenu vers elle; et par cette route là-bas qu'il était parti pour toujours! Elle crut le [Léon] voir en face, à *sa* fenêtre; puis tout se confondit..." **I se pàru cà-l vede peste drum, la fereastra lui**/" puisque l'on sait, quand on a bien lu le roman, que Léon habitait en face de chez eux, chez l'apothicaire. Dans le pire des cas, c'est-à-dire lorsque l'interprétation continue de susciter des doutes quant à la personne à laquelle se réfère le possessif, on a la possibilité d'opérer un choix neutre, qui ne trahit pas le texte-source: **I se pàru cà-l vede la fereastrà** [il lui sembla le voir à la fenêtre**]**, énoncé qui a l'avantage d'être plus naturellement roumain!

Un autre problème inhérent à la traduction des DRC est celui de leur intégration dans le texte d'arrivé qui équivaut à une assimilation dans la culture d'arrivée, donc une

BDD-A5465 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:04:52 UTC)

incorporation à la culture roumaine. Si les spécialistes s'accordent à trouver quatre types de différences linguistico-culturelles lorsqu'il s'agit d'équivalence, nous préférons nous arrêter ur le dernier type: la désignation asymétrique „lorsqu'elle n'a pas de raison d'être dans l'une des deux cultures":

La désignation asymétrique serait à négocier autour de l'emprunt ou d'un report assorti d'une note (ou bien encore un travail à partir de la définition). Ceci est en partie vrai: ce fond de données impose des contraintes en même temps que des appels à équivalence; mais les choses se compliquent du fait de l'existence de relations linguistico-culturelles préexistantes au travail du traducteur et qui ont déjà *établi des transferts plus ou moins poussés ou acceptés par les communautés en présence mais dont les limites ne sont pas toujours clairement estimables par rapport à un lectorat dont on ne cerne pas toujours bien l'étendue*. (M. Ballard, p.130).

Ainsi, selon notre traductologue, deux sortes de stratégies traduisantes peuvent âtre prises en considération pour cette catégorie de référents: *celles qui visent à préserver l'intégrité, et par là même l'étrangéité du terme d'origine (son signifiant) et celles qui favorisent l'expression de sens, en rompant, au besoin, les attaches avec le signifiant d'origine (idem).*

On ne l'aura jamais assez dit, lors de la transposition d'un texte étranger il est impérativement nécessaire d'identifier, dans un premier temps, les problèmes éventuels dans le texte-source ; lorsque Flaubert dit (p.72, l'édition française citée) que « le père Rouault ne retirait pas volontiers les mains de ses poches », par un de ces raccourcis propre à ce grand styliste, il est évident que l'on n'est pas devant une scène au ralenti où tout geste est minutieusement enregistré et noté, mais dans une démarche de portraitiste qui peint un caractère à l'aide d'une simple formule !

*Loin d'y[l'agriculture] avoir fait fortune, le bonhomme y perdait tous les ans ; car, s'il excellait dans les marchés, où il se plaisait aux ruses du métier, en revanche la culture proprement dite, avec le gouvernement intérieur de la ferme, lui convenait moins qu'à personne. **Il ne retirait pas volontiers ses mains de dedans ses poches**, et n'épargnait point la dépense pour tout ce qui regardait sa vie, voulant être bien nourri, bien chauffé, bien couché. Il aimait le gros cidre, les gigots saignants, les glorias longuement battus.*

Si le sens de la phrase soulignée, sens figuré renforcé par la phrase adversative est, pour tout locuteur français synonyme de « pas très pressé pour aller travailler » il semble, à une lecture superficielle, susceptible d'une décodification au figuré, certes, mais détourné de son origine. Ne pas sortir ses mains de ses poches est-ce…pour ne pas en extraire de l'argent !? Ou c'est plutôt ne rien faire, goûter au farniente ? Le co-texte et le contexte montrent bien que le père Rouault est un jouisseur, un homme qui aime bien manger et bien vivre si possible en ne travaillant pas trop ! Il y a eu ici, de toute évidence, confusion entre deux expressions qui se ressemblent par l'emploi des mêmes éléments lexicaux: mains et poches. Furetière, nous dit le dictionnaire historique, avait enregistré la locution **les mains dans les poches** (1690), ou « dans ses poches » avec le sens figuré de « sans rien faire, nonchalamment ». Il est vrai que l'on peut dire d'une personne avare *qu'elle ne met pas la main à la poche* pour payer ou pour offrir de l'argent mais il faut remarquer le singulier,

BDD-A5465 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:04:52 UTC)

d'abord et le sens contraire du mouvement « ***mettre*** la main ***à*** la poche » et non « ***retirer*** les mains ***de*** ses poches » ce qui est quand même bien différent !. Peut-être qu'une traduction mot à mot aurait souhaitable à la place d'une formule du genre « nu ducea mâna la chimir »[ne mettait pas la main à la bourse] qui enlève toute ambiguïté quant à la mauvaise interprétation.

Traduction des noms propres

Le repérage s'avère plus facile dans le cas des DRC=noms propres! S'il nous faut traduire par exemple Île de France ou Légion d'honneur, nous sommes libres, en tant que traducteurs d'effectuer un choix: laisser le nom tel quel ou/et l'expliquer.

« Si l'on applique le principe du report du DRC (et en particulier celui qui est souvent associé à la non-traduction du nom propre) il existe deux moyens de faire apparaître son sens en liaison avec le report: la note et l'incrémentialisation. (...) Pratiquée à bon escient, [la note] nous semble faire partie des caractéristiques textuelles de la traduction qui ouvre des fenêtres sur l'étranger. L'incrémentialisation, elle, consiste à introduire le contenu d'une note ou une forme d'explicitation dans le texte à côté du référent culturel. (M.Ballard, p.134).

Cette opération présente le risque de fausser l'image du texte source par l'ingérence du traducteur dans le texte d'arrivée et se prête mieux, de toute évidence, à un texte pragmatique (informatique) qu'à un texte littéraire. Mais il faut ajouter que par ce biais, on permet au lecteur moyen l'accès à des aspects culturels d'une façon à la fois agréable et automatique.

Un problème de choix qui s'impose d'emblée à tout traducteur est celui que soulève le nom des personnages. Pour revenir à notre cas concret, il nous faut tenir compte du fait que l'onomastique chez Flaubert est soutenue par une intention narrative et qu'il est bien évident que la préférence pour des noms riches en signification n'est pas aléatoire. *Bovary*- renvoie à „bovin" tout comme *Tuvache* – dont l'étymologie revendique „tue" et „vache"ou le limpide Leboeuf, *Homais*, le pharmacien - suggère, par le suffixe augmentatif, l'exagération, le style pompeux qui lui est cher ; d'autres personnages, tels Lheureux ou Binet portent de toute évidence des noms railleurs. L'épisode du choix du prénom à choisir pour l'enfant à naître des Bovary montre bien, en creux, l'importance que prend pour l'écrivain le rapport du personnage au nom propre.

Mais deux risques majeurs guettent la traduction des noms: outre que c'est à cet endroit que se manifeste peut-être la plus forte subjectivité (on sait qu'un nom a une résonance différente d'une personne à une autre et que, selon le locuteur, il évoque une tout autre image), il y a des noms qui ne présentent pas un sens spécial: *Rouault, Léon*, etc sauf à être désuets, par exemple, ou ridicules, selon les modes et les époques. Ou qui ne gagnent rien à être „roumanisés" (*Rodolf*?). Nous avons gardé par conséquent les noms français tels quels et nous en avons donné la traduction en bas de page, lorsque le nom présentait une charge sémantique évidente.

BDD-A5465 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:04:52 UTC)

Réactualiser le texte . S'agissant d'une retraduction, nous avons envisagé, dans un premier temps de „dépoussiérer" le texte, de le rendre plus moderne. P 215: „La douceur de cette sensation pénétrait ainsi ces désirs d'autrefois, et comme des grains de sable sous un coup de vent, ils tourbillonnaient dans la bouffée subtile du parfum qui se répandait sur son âme". Traduire ici, « subtile », par „pàtrunzàtor" semble aller carrément vers un renforcement inutile de sens. Il est vrai que l'adjectif „subtil"en tant que déterminant du substantif „parfum"ou „odeur" a eu, au XVI-e siècle, le sens de qui pénètre facilement, qui s'insinue : « l'adjectif s'applique à ce qui s'insinue, pénètre facilement, à propos d'un poison (fin XVIe siècle), emploi archaïque, puis d'une odeur, cette acception restant vivante »*. Mais il y a 4 siècles de ça ! De nos jours, tout locuteur français comprendra „subtil,-e" au sens propre, comme: „léger, fin", et dans un emploi plus abstrait, qui est en premier lieu relatif aux personnes, comme: sagace, perspicace, habile; on appliquera cette épithète par exemple, à une intelligence ou à un esprit. L'emploi roumain de ce néologisme ne dépasse pas le cadre du niveau figuré ou de l'abstrait, gardant de la sorte une seule connotation polysémique du terme en français: alambiqué, voire aussi raffiné par adresse ou habileté. L'exemple que nous avons choisi de traiter ici pose également un autre problème de traduction: les syntagmes qui viennent à l'esprit spontanément, cas de groupe nominal dont les membres sont généralement inséparables. Un parfum ne peut être en roumain que „pàtrunzàtor"[pénétrant], parfois seulement „usor" [léger]; „fin" aussi, qui renvoie à l'idée de qualité. Dans cette même série on a en roumain des couples de mots inséparables, comme celui de incendiu et izbucni- qui se retrouve en français, où un incendie se déclare, où, bien entendu le verbe n'a plus le sens « d'exprimer par les mots » ou de „déclarer ses sentiments".

Réactualiser tout en respectant le style est une démarche qui s'impose automatiquement dans les cas de retraduction (réactualisation de la langue). Nous l'aurons constaté dans la pratique, en traduisant les discours que tiennent les représentants officiels lors des fameux comices. Ainsi, celui du Conseiller (qui parle comme un personnage de Caragiale), discours qui se veut recherché, avec des mots sophistiqués alors qu'il s'adresse aux cultivateurs du coin! „Appliquez-vous à l'amélioration du sol... au développement des races chevalines, bovines, ovines et porcines!"(*Madame Bovary*, p.215). On ne choisira pas la simplicité (qui serait de mise ailleurs) pour dire en roumain: „Stràduiti-và sà dezvoltati rasele de cai, oi, etc" car Flaubert aurait très bien pu dire la même chose (races de chevaux, etc.) s'il l'avait voulu. Il faudra faire appel ici aux mêmes référents linguistiques, à ces termes trop recherchés et incongrus, d'autant plus qu'ils existent aussi en roumain: *rasele cabaline, ovine, porcine*.

La finalité d'un texte traduit est sa lisibilité, certes, mais en tant que texte esthétique il doit aussi répondre à la curiosité du lecteur qui lira ici l'aventure tragique de la femme d'un médecin de campagne, tout comme un pan de cette France provinciale du milieu du 19ème siècle. Aussi devrions-nous, en nous attachant à cette opération hardie et ardue consistant à habiller le texte flaubertien de paroles roumaines, savoir résister à l'envie d'habiller ses personnages de costumes folkloriques typiquement roumains. En effet, parmi les désignateurs de référents culturels, les termes désignant les habits sont des référents culturels par excellence, ils en disent long sur les traditions, le passé, la culture matérielle d'une nation. Ici, plus qu'ailleurs, nous ne pouvons pas nous permettre d'équivalences

BDD-A5465 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:04:52 UTC)

directes sous prétexte de rendre intelligible le texte-source. La vieille paysanne du pays de Caux porte la coiffe normande, des sabots en bois, un tablier, en aucun cas des « opinci », ces chaussures faites en peau de porc ou des pestelci ou zàvelci qui sont des jupes en tissus épais ornées parfois de fil argenté, et de forme différente selon la région roumaine où on les porte.

On peut dire, aux termes de cette communication, que, s'agissant d'une nouvelle traduction, le traducteur se trouve confronté ici à une double problématique, liée autant à la nécessité des retraductions (une véritable « politique » éditoriale, en France à l'heure actuelle, à en juger par les retraductions récentes de Dostoïevski ou de Joyce en français), mais aussi à la spécificité du texte flaubertien.

Peut-on se permettre une actualisation de la version sans nuire au texte flaubertien? Doit-on rester assez proche du texte-source, quitte à surprendre le lecteur roumain par une syntaxe qui, sans être fausse, n'est pas des plus naturelles ou « acclimater » le texte flaubertien au risque de le trahir ? Questions qui poursuivent probablement tout auteur d'une retraduction. Il est évident que l'attitude à prendre est dictée par l'exigence même de l'esthétique flaubertienne. Le lieu commun avoisine avec les envolées lyriques, le rêve et le quotidien se trouvent côte à côte, dans un rapport antagonique dont il faut rendre l'intentionnalité. « L'artiste doit être dans son œuvre comme Dieu dans la création, invisible et tout-puissant ; qu'on le sente partout, mais qu'on ne le voie pas » écrivait Gustave Flaubert le 19 mars 1854 à Louise Colet 5*avec laquelle il a eu une correspondance qui est une mine d'or de renseignements. On sait à quel point Flaubert voulait renouveler la prose française et l'importance qu'il accordait au style qui devrait être « rythmé comme le vers, précis comme le langage des sciences, et avec des ondulations, des ronflements de violoncelle, des aigrettes de feu, un style qui vous entrerait dans l'idée comme un coup de stylet, et où votre pensée enfin voyagerait sur des surfaces lisses, comme lorsqu'on file dans un canot avec bon vent arrière »(6*). Il ne reste au traducteur -dirons nous pour conclure- qu'à s'imposer de respecter la suprématie de la subjectivité de l'auteur en oubliant le plus possible son inhérente subjectivité personnelle.

Notes

1) Ballard, Michel, *La traduction, contact des langues*, Artois Presses Université, Aras, 2005, p.126)
2) Flaubert, Gustave, *Madame Bovary*, Editions Gallimard, collection Folio classique, Paris, 2001, p. 76
3)*Doamna Bovary (Moravuri de provincie*), Editura Minerva , Bucuresti, 1970, p. 27
4) Flaubert, G., *Correspondance*, éd. Jean Bruneau, Gallimard, Pléiade, t. II, p.79 .
5) Correspondance, t. II, p. 172 à L. Colet
6) Correspondance, t.II, p.350 à L. Colet.

Bibliographie

ADRADA Cristina, La *traduction de la connotation onomastique en littérature*, (sur ***Madame Bovary***) pp75-90 (in La trad. Contact... Ballard)
La traduction, contact de langues et de cultures (1), Etudes réunies par Michel BALLARD, Artois Presses Université, Aras, 2005
FLAUBERT Gustave, *Madame Bovary*,
FLAUBERT Gustave, *Doamna Bovary (Moravuri de provincie*), Editura Minerva, Bucuresti, 1970.

BDD-A5465 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:04:52 UTC)